

Une semaine, un livre

N°604, 16 mars 2025

John Banville

La mer

The Sea

Traduit de l'anglais par Michèle Albaret-Maatsch

2005, Robert Laffont 2007, Pavillons Poche 2021

272 pages

Après la mort de sa femme, un homme part s'installer dans une maison en bord de mer, là où il passait ses vacances étant enfant. Des souvenirs ressurgissent, de ceux qui marquent une vie.

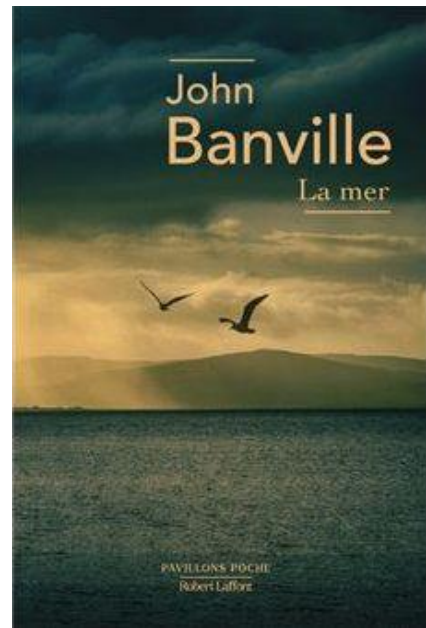
Avec *La mer*, John Banville mène un voyage intérieur, un retour dans le passé, en évoquant, et revivant en rêve, des moments de la fin de son enfance. Il revoit cette grande maison – où il a provisoirement élu domicile après le décès de son épouse – et cette plage où une famille bourgeoise venait en villégiature alors que lui, avec ses parents, habitait non loin dans un petit bungalow. Il revoit les enfants du couple, des jumeaux, avec lesquels il nouera une forte, mais étrange, relation qui marquera toute sa vie.

Loin de livrer un texte nostalgique et mièvre, John Banville mélange ces souvenirs d'enfance avec ceux, bien plus récents, des dernières années de sa vie de couple, à partir du moment où sa femme a appris qu'elle était atteinte d'une maladie incurable. Il y ajoute les relations parfois difficiles qu'il entretient avec sa fille qui le pousse à finir le livre sur le peintre Bonnard qu'il est en train d'écrire. *La mer* passe donc d'un temps à l'autre au rythme de la pensée : juste un mot évocateur, une situation, un rêve, et la mémoire s'active, les souvenirs arrivent comme des vagues sur la grève.

La mer est un roman, c'est aussi un texte philosophique qui aborde les grands sujets qui constituent le mystère de la vie. Il est écrit avec une grande délicatesse, une poésie légère, dans un style précis et élaboré qui étoffe merveilleusement ses propos. *La mer* est un très beau roman qui emporte dans les limbes de la pensée à partir de sentiments marquants, de ceux qui restent toute une vie au fond de chaque être, qui forment un arrière-plan mental ou psychologique fondateur.

.....

John Banville est né à Wexford, en Irlande en 1945. Fils d'un gardien de garage, il ne fait pas d'études universitaires, mais travaille pour Aer Lingus, ce qui lui permet de voyager. Il part aux États-Unis en 1968, puis à son retour il entre au quotidien *The Irish Press*. Il amorce sa carrière littéraire en 1970 avec la publication d'un recueil de nouvelles et un premier roman en 1971. Il a écrit 18 romans, 13 romans policiers sous le pseudonyme de Benjamin Clark, 2 recueils de nouvelles, 5 pièces de théâtre et 3 scénarios, dont celui du film *The Sea*, adapté de son roman et réalisé par Stephen Brown en 2013.



Extraits :

Mais non, ce n'est pas ça non plus. Ça n'explique pas réellement l'atmosphère de distinction obsolète qui teintait ma vision du futur. Les images précises que j'avais de l'adulte que j'allais devenir – assis, par exemple, une couverture sur les genoux, en costume trois pièces à rayures et feutre incliné à l'arrière de ma Humber Hawk avec chauffeur – portaient, je m'en rends compte, l'empreinte de cette élégance étiolée, lasse du monde, de ce port infirme que j'associais, ou que du moins j'associe aujourd'hui, à une époque antérieure à mon enfance, à cette histoire récente qui était, bien sûr, c'est ça, l'entre-deux-guerres. Donc, ce que je voyais de l'avenir était en fait, si tant est qu'il soit question de fait, une représentation de ce qui ne pouvait être qu'un passé imaginé. Ce n'était pas tant, pourrait-on dire, une anticipation qu'une nostalgie, puisque ce qui, d'après mon imagination, devait se produire était en réalité déjà passé. Subitement, ça me paraît aujourd'hui assez lourd de sens. Était-ce vraiment l'avenir que j'attendais avec impatience ou quelque chose au-delà ?

À la vérité, tout commence à se confondre, le passé, l'avenir possible et l'impossible présent. Au cours des semaines plombées d'effroi diurne et de terreurs nocturnes qui précédèrent le moment où Anna finit par être obligée d'admettre l'inéluctabilité de M. Todd, de ses stimulants et de ses potions, j'eus l'impression d'habiter des enfers crépusculaires où je ne pouvais pratiquement pas distinguer entre rêve et veille, puisque l'un et l'autre possédaient la même texture mystérieusement veloutée, pénétrable, dans laquelle, en proie à un état de léthargie fébrile, je me retrouvais ballotté, comme si c'était moi et non Anna qui eusse été destiné à aller rapidement grossir les rangs des ombres déjà si nombreuses.